



HAL
open science

“ Histoire des idées et étude de la critique de la modernité technique ”

Alexandre Moatti

► **To cite this version:**

Alexandre Moatti. “ Histoire des idées et étude de la critique de la modernité technique ”. Noésis, 2019, Qu'est-ce que l'histoire des idées ?, 33, p. 51-62. halshs-02970504

HAL Id: halshs-02970504

<https://shs.hal.science/halshs-02970504v1>

Submitted on 18 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOESIS

QU'EST-CE QUE
L'HISTOIRE DES IDÉES ?



AUTOMNE 2019

QU'EST-CE QUE L'HISTOIRE DES IDÉES ?

Volume publié sous la direction de Carole Talon-Hugon

Avant-propos

Arthur Lovejoy et la rationalité de l'histoire des idées | David Simonetta

Les émotions sont-elles des idées comme les autres ? | Justine Le Flo'h

Style de pensée et histoire des idées | Jean-Luc Gautero

Histoire des idées et étude de la critique de la modernité technique
| Alexandre Moatti

L'idée de nihilisme en Russie. Un essai de *begriffsgeschichte* entre littérature
et philosophie | Ioulia Podoroga

Connaissance pratique et narrations. Une hypothèse pour l'histoire des idées
| Laurent Pietra

Continuité ou ruptures dans les savoirs ? | Patrick Juignet

Autour d'une « perspective philosophique » de l'histoire de la philosophie
| Matias Silva Rojas

Quelle intelligibilité du mal ? | Pierre-Adrien Marciset

12 € **NØESIS** est une revue de philosophie publiée par le Centre de Recherches en
Histoire des Idées (université de Nice Sophia Antipolis)

(ce qui suit est la « version auteur » de l'article, p. 51-62 du numéro *Noesis* ci-dessus,
dir. Carole Talon-Hugon)

Histoire des idées et étude de la critique de la modernité technique

Nous voudrions montrer ici comment nous avons rencontré l'histoire des idées dans notre discipline, l'histoire des sciences et des techniques – plus précisément : l'histoire de la critique de la science et de la technique, ou de la critique de la modernité technique ; sous-discipline qui touche elle-même à l'*idée* de science, c'est-à-dire la représentation qu'une société, un groupe ou un individu peut s'en faire. Si « l'histoire des idées n'est guère institutionnellement reconnue en France¹ », elle existe, nous l'avons rencontrée – non sans une certaine surprise de notre part.

À l'origine, nous notions juste des collusions d'arguments de critique de la science, à une époque donnée, entre mouvements d'orientations très diverses, comme par exemple : la critique contemporaine de la théorie néodarwinienne de l'évolution par des mouvements d'ultragauche décroissants d'une part, et par des mouvements créationnistes islamiques d'autre part². Nous n'y prêtions guère plus d'attention à ce moment-là : il était nécessaire de contextualiser, bien sûr ! – et ce, bien que la trame principale de la critique, dans chacun des eux cas, eût pu se résumer... à l'argument commun. Mais c'est plus tard, en continuant à travailler sur ce sujet de la critique de la science, en remontant son fil historique, jusqu'au début du XX^e s., puis jusqu'à Rousseau, que nous avons perçu une véritable *histoire* de ces arguments, une histoire des idées intriquée dans celle de la critique de la modernité technique – et ce, quel que soit le contexte de cette critique.

Nous essaierons ici, avec plusieurs exemples, d'esquisser une *typologie* d'histoire des idées dans notre domaine et notre pratique – ainsi que d'histoire des concepts, la différence paraissant ténue : en effet, l'argument de critique de la modernité se résume parfois en un mot, tant ressassé (ex : solutionnisme ; ou : anthropocène) que faire l'histoire de l'idée (*i.e.* de l'argument sous-jacent) est peu différent de faire l'histoire du concept en question. Nous concluons en indiquant que cette histoire des idées et des concepts nous paraît plus que jamais nécessaire dans le contexte contemporain de surmédiatisation de certains termes, en association avec celle de certains auteurs ou de certains mouvements.

¹ Appel à contributions, revue *Noésis*, « Qu'est-ce que l'Histoire des idées ? », 2018.

² Nous avons décrit ces collusions d'arguments (en opposition à la théorie darwinienne de l'évolution) dans Moatti, A., *Alterscience. Postures, dogmes, idéologies*, Odile Jacob, 2013. Notre présent article constituant un méta-article portant sur la rencontre de l'histoire des idées dans notre pratique de recherche, nous serons amené à citer plus souvent qu'à l'ordinaire nos écrits : que le lecteur veuille bien nous en excuser.

Notre première catégorie est constituée de l'histoire de ces arguments contre la modernité technique à travers les âges. Donnons-en un premier exemple, celui d'un mot qui est apparu ces dernières années dans le cadre de la critique d'internet et des nouvelles technologies : le *solutionnisme*, à savoir la propension à penser que la technologie, et notamment internet, sont une voie de solution à tous les problèmes³. Ce concept a une certaine validité – ainsi « le numérique à l'école » apparaît-il régulièrement depuis 15 ans dans les discours politiques comme voie de solution à tous les problèmes de l'éducation en France. Notre but ici n'est pas de discuter de la validité du terme⁴, mais de souligner le manque de recul historique chez ses promoteurs. On retrouve en effet le même concept sous d'autres formulations dans l'histoire des idées, par exemple chez Jacques Ellul : « [...] la technique nous est dorénavant présentée comme la seule solution à tous nos problèmes collectifs (le chômage, la misère du tiers monde, la crise, la pollution, la menace de guerre) ou individuels (la santé, la vie familiale, et même le sens de la vie) [...] »⁵. C'est même la définition précise du « bluff » exercé par la technologie, qui donne son titre à l'ouvrage et qu'Ellul présente dans l'avertissement de son ouvrage. Alors que les promoteurs contemporains du terme *solutionnisme*, et la presse avec eux, se désintéressent de cette filiation, c'est l'historien qui est amené, obligé même, à faire le lien entre ces deux utilisations synonymes, à forcer le trait (d'union) entre elles : et par là-même, à faire *nolens volens* de l'histoire des idées.

On pourrait considérer ce terme comme un concept, ce qui relèverait de l'histoire des concepts – mais, encore une fois, la différence nous paraît ténue. Et puis figure une idée derrière ce concept (« la technique nous est présentée comme solution à tous nos maux »). Nous verrons plus loin comment d'autres termes sont quasi réduits à leur plus simple expression et participent effectivement d'une histoire (déformée) des concepts. Mais donnons pour l'instant quelques exemples de *trame* d'une histoire des idées dans l'histoire de la critique de la modernité technique. Ces exemples, mêlant des penseurs d'époques diverses et, à nouveau, d'orientations politiques différentes, sont nécessaires à la compréhension de cette trame.

Idée 1 : la machine (du tracteur mécanisé des années 1920 au microscope électronique des laboratoires de recherche des années 1990) est médiatrice pour

³ Le terme est notamment promu par l'essayiste américain Evgeny Morozov, très présent en France depuis 2010 (un peu moins récemment), par exemple à l'évènement 'Le Monde Festival' en octobre 2015, et auteur de plusieurs livres traduits en français, comme : *Pour tout résoudre, cliquez ici : l'aberration du solutionnisme technologique*, FYP Éditions, 2014.

⁴ On trouvera une discussion de ce terme dans A. Moatti, « Pour une critique raisonnée de la technique et d'internet », *Commentaire*, n°145, été 2016, p. 398-400 (en ligne HAL-SHS).

⁵ J. Ellul, *Le Bluff technologique*, rééd. Arthème Fayard/Pluriel, 2010 [1988], p. 26.

l'homme, elle le coupe de ses perceptions im-médiates (celles qu'il a *via* l'outil, par exemple) [Ramuz 1930 ; Guénon 1945 ; Biagini & Carnino 2007]. Idée 2 : dans la guerre devenue technique, il suffit de presser sur un bouton pour déclencher la mort à distance (avions bombardiers, drones télécommandés) [Ramuz 1930 ; Charbonneau 1937 ; Bernanos 1945]. Idée 3 : avec la technique l'humanité n'a plus besoin de génies, car la technique c'est celle de l'homme moyen, de M. Tout-le-Monde [Ramuz 1930 ; Ellul 1954]. Idée 4 : l'homme ne s'aperçoit pas de ce qu'il perd avec le progrès technique ; pourtant tout gain (apparent) se paie (par une perte) [Rougemont 1928 ; Ramuz 1930 ; Charbonneau 1937 ; Vaneigem 1967]. Idée 5 : l'État technicien n'aura bientôt plus qu'un seul ennemi : le réfractaire à la technique, celui qui ne fait pas comme tout le monde [Bernanos 1945 ; Lefebvre 1967]⁶.

Entendons-nous bien : ces critiques viennent de penseurs aux orientations politiques différentes – mais qu'ils soient de droite (Ramuz, Bernanos, Guénon, Rougemont) ou de gauche (Ellul, Charbonneau, Lefebvre, Vaneigem)⁷, ils ont tous un point commun, la critique du progrès et de la modernité technique. Certes, la critique du progrès chez Guénon s'inscrit dans une certaine vision antidémocratique, élitiste, antirépublicaine des années 1930 ; celle de Vaneigem dans la vision plutôt émancipatrice et libératrice des années 1960. Alors, doit-on systématiquement remettre en contexte, en minimisant voire en taisant la similarité des arguments ? Ou au contraire doit-on souligner celle-ci, tout en rappelant bien sûr les contextes et époques différents ? L'historien des techniques est amené à faire ce dernier choix.

D'autre part, la même idée peut être utilisée (à charge) par un contempteur de la technique, et (à décharge) par un auteur exaltant le progrès technique. Nous avons déjà pointé que l'étude de la critique de la modernité technique gagnait à se faire en parallèle à celle de l'exaltation de la modernité, les deux constituant un prisme biface d'une même réalité, à une époque donnée⁸. Ainsi, constate-t-on que souvent les discours critiques s'en prennent à des applications techniques à venir, entrant ainsi dans le jeu des discours d'exaltation technique et tendant à crédibiliser des annonces technologiques parfois peu solides. Un autre exemple de ce prisme biface est la notion de « rupture anthropologique » (l'homme serait en train d'être physiologiquement

⁶ Nous avons choisi ici de ne pas surcharger notre article, vu leur nombre, par des références non *premières* au propos : ces ouvrages ou articles existent, de Rougemont 1928 à Carnino & Biagini 2007, que le lecteur veuille bien nous faire confiance à cet égard.

⁷ On trouvera un rappel des arguments développés la même année (1967) par Vaneigem d'un côté, Lefebvre de l'autre dans Moatti, A., « Vocabulaire et controverses autour de la cybernétique et du transhumain, années 1960-1970 », *L'Homme et la Société*, 2018/1 (dir. Florent Le Bot, Olivier Dard, Claude Didry, Camille Dupuy, Cédric Perrin) ; notamment, chez Lefebvre, l'intéressante notion de *cybernanthrope* (l'homme soumis aux nouvelles technologies), et à l'inverse l'anthrope qui résisterait à ce monde technique.

⁸ A. Moatti, « Pour une critique raisonnée... », 2016, art. cité.

modifié par la technique) : elle est mise en avant à la fois par les technoprophètes transhumanistes, qui l'exaltent, et par les technocritiques aigus, qui la voient pleine de dangers. Il en est de même de la stigmatisation ou de l'exaltation d'une notion voisine, celle d'une « période de rupture » que nous serions en train de vivre : on peut faire une collection de telles citations à travers les âges – cette propension à voir l'époque que l'on vit comme étant « une période de rupture » a même été baptisée sous le nom d'*époqualisme*.

*

Une deuxième catégorie est celle de l'utilisation extensive de certains concepts – voire leur déformation : par exemple celui de la *néguentropie*. Nous cousins ici avec l'approche qu'ont eue Sokal et Bricmont dénonçant l'utilisation indue de concepts scientifiques dans des discours philosophiques et sociologiques postmodernes⁹ ; à la différence près que notre approche n'est pas militante et réside dans l'étude à travers les époques de l'utilisation d'*un terme* (et d'un terme seulement, car le sens associé est évanescant tant le concept devient englobant).

Si Jacques Bouveresse, dans la veine des deux précédents auteurs, a pointé les vertiges analogiques dans l'utilisation du terme *entropie*¹⁰, l'élastique analogique autour du concept de *néguentropie* a été moins souvent relevé. Nous avons étudié sous un angle d'épistémologie critique les écrits du philosophe Bernard Stiegler, et ses variations autour des couples de mots antonymes entropie *vs* néguentropie, entropocène (ou anthropocène) *vs* néguentropocène (ou néguanthropocène)¹¹. La néguentropie, terme scientifique associé à la biophysique (Schrödinger 1949) et à la théorie de l'information (Brillouin 1956), devient chez Stiegler un terme très englobant associé à une désautomatisation souhaitable du monde, au réinvestissement du savoir (qualifié de « facteur cosmique intrinsèquement néguentropique¹²»), voire au réchauffement climatique. Stiegler remonte directement à l'inventeur du concept, le physicien Schrödinger – aucun obstacle ne doit exister entre lui et la notion de « néguentropie » chez Schrödinger : cette forme d'appropriation forte d'un concept, hors de son champ disciplinaire initial, est une prise de pouvoir et de possession qui nécessite, tout en les glorifiant (« Schrödinger, un géant »), que les « prédécesseurs » soient cependant

⁹ Bricmont, J. & Sokal, A., *Impostures intellectuelles*, Odile Jacob, 1997.

¹⁰ p.ex. Bouveresse, J., *Robert Musil : l'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, 2^e éd. Paris-Tel Aviv, Éditions de l'Éclat, 2004 (p. 182).

¹¹ Moatti, A., « Bernard Stiegler : *lost in disruption* ? », septembre 2017, *Zilsel. Sociologie, histoire, anthropologie et philosophie des sciences et des techniques*, <https://zilsel.hypotheses.org/2878>

¹² Bernard Stiegler, *La Société automatique. 1. L'Avenir du travail*, Paris, Fayard, 2015, p. 34.

critiqués (« on ne peut plus suivre Schrödinger très avant, car sa notion de néguentropie n'est plus actuelle au regard des développements de la science¹³ »).

L'histoire de la déformation analogique d'un concept (scientifique, en l'espèce ; mais ce n'est pas nécessairement le cas) fait partie de l'histoire du concept, et trouve son intersection avec notre histoire de la technocritique – mais aussi de son image dans un prisme, l'histoire de l'exaltation de la modernité technique. À l'occasion du présent article, nous avons retrouvé¹⁴ trois autres précurseurs de l'analogie néguentropique – ce sont des philosophes, à nouveau (et assez bien répartis sur l'échiquier politique, l'un à droite, l'autre au centre, le dernier à gauche) ; mais aussi, dans le registre d'exaltation, un technocrate chef d'entreprise des années 1960.

C'est en effet autour des années 1970-1980 que la néguentropie, dans un sens analogique étiré, semble apparaître chez certains philosophes français. En 1978, le philosophe catholique Jean Guilton (1901-1999) écrit, à propos de la Résurrection : « [...] un être qui appartient à la zone éternelle, et qui est toutefois présent dans la biosphère, après avoir traversé la frontière de la mort. C'est, nous l'avons dit, un événement *néguentropique* [...]»¹⁵ ; « observer des faits marginaux improbables, *néguentropiques*, jugés aberrants¹⁶ » ; ou à propos de l'évolution de l'humanité : « toute la question posée par l'évolution est de savoir si son véritable secret n'est pas d'obtenir le plus improbable : si sa finalité n'est pas qualitative, et si j'ose dire, “néguentropique” [...]»¹⁷ ». Chez Michel Serres, dès 1972, et là sans italiques ni circonvolutions : « Ainsi ma parole s'entrelace, dans le filigrane réel des choses solides ; je suis un îlot intermittent de néguentropie, dans le murmure continu des objets historiques [...].¹⁸ » ; « Le flux de la dissolution est en précession sur les autres pour l'ontogénèse, mon corps survit à l'agonie jusqu'à la consommation de mes ans ; le flux de la néguentropie est en précession sur les autres, l'évolution traverse l'agonie jusqu'à la consommation des siècles. La vie est en agonie depuis sa propre fondation¹⁹. » Enfin chez Régis Debray, en 1981 : « Au milieu de l'universel écoulement des liqueurs, les stateurs coûtent cher. Guerres, religions, institutions : prix à payer pour un peu de solidité – ou consolidation

¹³ Les deux citations entre parenthèses : émission La Conversation scientifique d'Étienne Klein, France-Culture, avec B. Stiegler, 25 juin 2016 (cité dans Moatti, *Zilsel*, *ibid.*).

¹⁴ L'outil Google NGram Viewer, qui cherche les occurrences historiques d'un terme ou d'une locution dans le corpus de livres numérisés (Google Books) est à cet égard un outil utile – même s'il est à manipuler avec précaution du point de vue quantitatif et statistique.

¹⁵ J. Guilton, *Œuvres Complètes, Philosophie. Tome IV*, Desclée de Brouwer, 1978, p. 811. Plus loin, p. 835, Guilton cite le physicien O. Costa de Beauregard qui imagine « la néguentropie perdue au cours des millénaires devait être réinfusée au Cosmos pendant une durée équivalente à quelques jours ». Les écrits alterscientifiques de la deuxième partie de la vie du physicien Costa de Beauregard n'ont jamais vraiment été étudiés et mériteraient de l'être.

¹⁶ *Ibid.*, p. 804.

¹⁷ *Ibid.*, p. 19.

¹⁸ M. Serres, *Hermès II. L'Interférence*, Éditions de Minuit, 1972, p. 110.

¹⁹ M. Serres, *Hermès V. Le Passage du Nord-Ouest*, Éditions de Minuit, 1980, p. 81.

d'un écart précaire à l'équilibre social de l'inertie physique. Dans la physique sociale, les frais généraux de la néguentropie s'appellent la haine, le dogme et le terne²⁰. »

Entendons-nous bien : il ne s'agit pas ici d'imiter Sokal en tenant un discours scientifique voire moqueur²¹. Il s'agit d'étudier quand et comment un terme « prend », non dans son utilisation générale (ici la néguentropie, concept lié à la physique ou à la théorie de l'information), mais dans une utilisation particulière (et que certains qualifieront de dévoyée : la néguentropie comme facteur de réduction possible d'un désordre mondial, ou comme moteur téléologique supposé de l'évolution). C'est l'histoire de cette idée particulière-là qu'il est intéressant de conduire, à l'analogie de notre partie précédente : qui la formule en premier (quoiqu'il soit toujours difficile de répondre de manière univoque à cette question) ? Quels sont les fils d'inspiration entre auteurs ? les contextes de la montée en puissance de cette utilisation ?

Dans un contexte absolument non philosophique, comme le titre de l'ouvrage *Simple propos* le laisse entendre voire le revendique, nous trouvons en 1968 chez l'ingénieur des mines et académicien Louis Armand, directeur général puis président de la SNCF de 1946 à 1958, une utilisation du terme *néguentropie*, à propos du théologien Teilhard de Chardin (admiré par Armand) : que la pensée de Teilhard ait connu selon lui une telle diffusion est « une preuve de l'émergence de la planétisation sous une forme “néguentropique” » (le terme *planétisation* – couramment employé dans les années 1960 – était mis à l'époque pour ce que nous appelons à présent *mondialisation*). La planétisation ferait apparaître des « communautés qui ont atteint le niveau de spiritualité le plus élevé », devenues ainsi vectrices de « l'impetus de la pensée teilhardienne²² ». Armand développe là une forme de foi en l'évolution de l'homme par la science et la technique, une « foi dans l'avenir » appuyée sur la pensée de Teilhard. Il est d'ailleurs frappant que les utilisations extensives (et rhétoriques, pour renforcer le propos tenu) du mot *néguentropie*, quoique venant d'horizons très divers (un académicien et homme de pouvoir – Armand ; des philosophes d'inspiration très différentes – mais aussi académiciens, pour Guittou et Serres), procèdent toutes d'un univers de croyances : la foi en la science et l'avenir chez Armand, la théologie chrétienne chez Guittou, la religion néo-païenne de la nature très présente chez Serres, un mélange de foi marxo-heideggérienne et technoprophétique chez Stiegler... de quoi donner raison en l'occurrence à Debray qui voit le dogme (sous toutes ses formes) servir de « stateur » [sic] à nos sociétés occidentales.

²⁰ R. Debray, *Critique de la raison politique*, Gallimard, 1981 (p. 439).

²¹ Sauf à faire une critique épistémologique construite (qui peut accessoirement avoir recours à l'humour), cf. Moatti, *Zilsel*, art. cit.

²² Toutes citations in L. Armand, *Simple propos*, Fayard, 1968, p. 293-294. Sur Armand et sa vision de la cybernétique, voir Moatti, « Vocabulaire et controverses... », 2018, art. cité.

Mais justement, chez Armand, nous voyons apparaître, dans d'autres écrits (l'auteur fut prolifique sur divers sujets), un discours d'exaltation de la technique – à l'époque, la cybernétique : « Tout se complexifie et se planétarise, [...] c'est l'âge des structures en mouvement qui commence » ; « l'entreprise doit réfléchir à la forme qu'elle adoptera dans sa phase postcybernétique²³ ». La similitude de ces discours politico-managériaux des années 1960 est grande avec les mêmes discours de nos années 2010, portant sur la révolution numérique : c'est là aussi une autre histoire des idées à faire, portant sur la parenté des discours d'exaltation de la technique à travers les âges, de 1900 à nos jours. C'est l'image symétrique, par notre prisme biface, de l'histoire de la critique de la modernité technique telle que nous la décrivons en première partie du présent article : si nous avons pu pour l'instant nous attacher à celle-ci, nous n'avons pu encore le faire de manière aussi approfondie pour celle-là.

*

Il est un troisième type d'idées, peut-être plus mineur, que nous avons tracé à travers l'histoire : celui des idées spécieuses de critique de la science ou, pour nous référer – pourquoi pas ? – à Foucault, « l'histoire des à-côtés et des marges. Non point l'histoire des sciences, mais celle de ces connaissances imparfaites, mal fondées [...]»²⁴. Nous en donnerons un exemple – à vrai dire nous n'en avons trouvé qu'un aussi cristallin à travers les époques : l'argument créationniste de « l'apparence de vieillesse », rencontré dans notre étude des radicalités anti-science contemporaines (ici : le créationnisme)²⁵. Le raisonnement vise à concilier les avancées les plus récentes de la science (comme le Big Bang et les débuts de l'Univers, il y a 13,7 milliards d'années) avec le dogme d'une Terre jeune, créée selon la Bible en six jours il y a à peu près 6000 ans²⁶ : c'est que Dieu aurait créé l'Univers il y a 6000 ans, mais avec une « apparence de vieillesse », c'est-à-dire des étoiles déjà âgées de 13,7 milliards d'années moins 6000 ans²⁷... Jusqu'alors nous n'avions pas attaché une attention particulière à cet argument spécieux – un peu comme *supra* les collusions argumentatives anti-science entre mouvements d'horizons très divers. Mais ce n'est pas sans une certaine surprise que nous découvrîmes que « l'apparence de vieillesse » était une idée qui *avait une histoire*. Ainsi le philosophe Bertrand Russell, dans *Science and Religion* (1935), relève-t-il l'argument chez son compatriote le naturaliste britannique Philip Gosse (1810-1888) qui, dans la lignée fixiste de Cuvier, et contre la révolution apportée en géologie par

²³ L. Armand, [ouvr. coll.] *L'Entreprise de demain. De la cybernétique à l'intéressement* (en collaboration avec Michel Drancourt), Paris: L'Inter, Marabout bibliothèque, 1970.

²⁴ Foucault, M., *L'Archéologie du savoir*, Gallimard, TEL,2008 [1969], p. 179.

²⁵ Moatti, A., *Alterscience....*, 2013, *op.cit.*

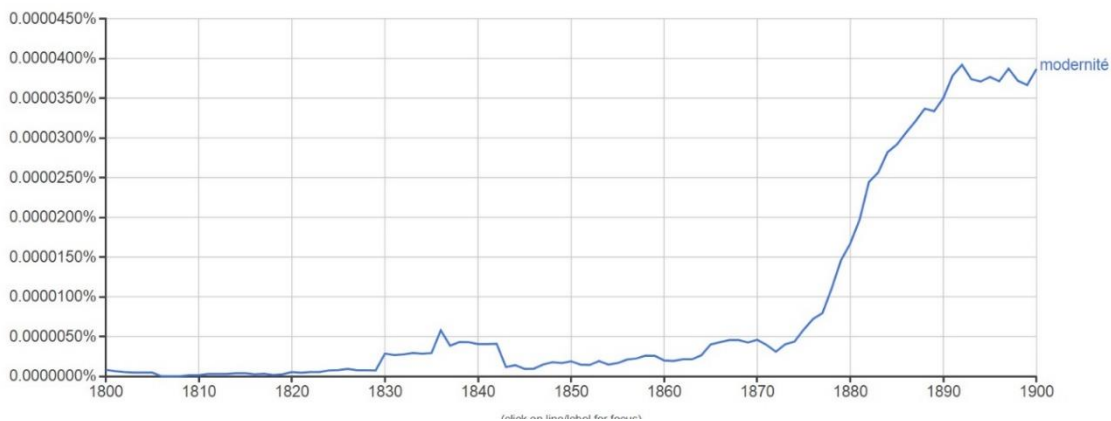
²⁶ Vieille antienne d'un discours créationniste, par exemple chez le théologien anglican James Ussher (1581-1656), qui situe la création dans la nuit précédant le dimanche 23 octobre 4004 avant J.-C.

²⁷ On trouvera une étude de cette idée fort répandue dans les écrits et sites internet du YEC (*Young Earth Creationism*) des évangéliques américains in Moatti, *Alterscience*, 2013, *op. cit.*

Charles Lyell (1797-1875) en faveur d'une Terre très ancienne, « admettait pleinement toutes les preuves apportées par les géologues en faveur de l'ancienneté du monde, mais persistait à penser que, lorsque la Création eut lieu, tout fut bâti *comme s'il y avait eu une histoire passée*²⁸ ». Et, en remontant dans le temps, nous retrouvons le même argument sous la plume de Chateaubriand qui, dans son ardente défense du christianisme, explique l'apparente vétusté des fossiles, roches, laves : « Cette difficulté a été cent fois résolue par cette réponse : *Dieu a dû créer et a sans doute créé le monde avec toutes les marques de vétusté et de complément que nous lui voyons*²⁹. »

*

Dernière catégorie, qui pourrait cette fois-ci être rattachée à l'histoire des concepts : par exemple celui de *modernité*, au cœur de nos recherches. Montrons ici comment l'outil Ngram Viewer nous est utile dans l'étude historique d'un tel terme. Si cette analyse peut être biaisée, car fondée sur la base des ouvrages numérisés par Google, la tendance lourde ne trompe pas : l'occurrence du terme est multipliée par sept entre 1875 et 1890 (soit + 600%). Il convient alors de démêler l'utilisation du terme dans des querelles littéraires (les Anciens contre les Modernes) de son utilisation qui nous intéresse (la modernité technique). À propos de cette dernière, nous avons pu montrer que la III^e République marque l'essor du concept de *modernité*³⁰, et émettre l'hypothèse que la modernité est même *constitutive* de la III^e République – un élément fondateur, dans les écrits et discours, d'une République en passe de s'établir dans la durée, après la durée limitée des deux premières.



Évolution des occurrences du terme *modernité* au XIX^e siècle.

²⁸ Bertrand Russell, *Religion and Science*, 1935 [trad. fcse *Science et religion*, Gallimard Idées, 1971, p. 52]

²⁹ Chateaubriand, *Génie du christianisme*, 1803 (1^e partie, chapitre V, Jeunesse et Vieillesse de la Terre). On notera au passage, dans cette phrase, tous les éléments assésés, susceptibles de traduire en fait une forme d'incertitude chez l'auteur, et un manque de conviction envers son propre argument, qu'il renforce de manière quasi contre-productive : « cent fois résolue », « a dû créer », « a sans doute créé ».

³⁰ Nous avons développé ceci dans « Adolphe Alphand : Quelles traditions polytechniciennes ? », in M. Audouy, J.-P. Le Dantec, Y. Nussaume, C. Santini (dir.), *Le Grand Pari(s) d'Alphand. Création et transmission d'un paysage urbain*, éd. École d'architecture Paris-La Villette, à la suite du colloque consacré au bicentenaire de la naissance d'Alphand, novembre 2017, Paris.

Un autre terme relève plus particulièrement de nos recherches actuelles : l'histoire du concept de *transhumanisme*. Le mot ayant une épaisseur plus grande que *solutionnisme* (qui ne comprend pratiquement qu'une idée), ainsi qu'une portée médiatique contemporaine bien plus importante, nous pouvons le décrire en tant que concept, fluctuant à travers les âges. D'abord quant à sa date d'apparition : nous étant étonné que le discours transhumaniste contemporain, dans sa partie académique comme dans sa partie vulgate, souvent difficiles à démêler, l'attribue parfois au biologiste Julian Huxley en 1927 (ce qui est faux)³¹, nous avons été amené à nous intéresser à l'origine du mot :

{saint Paul de Tarse – Dante Alighieri (*trasumanar*)} – l'ingénieur polytechnicien Jean Coutrot (groupe X-Crise), grand ami d'Aldous Huxley (1939) – Julian Huxley (1951) – [...] les discours transhumanistes contemporains (Bockstrom, Kurzweil, etc.)³²

Ce travail n'est pas de simple et vaine érudition ; il ne s'agit pas là non plus de « démonter » les discours transhumanistes contemporains, qui se cherchent et se trouvent trop facilement et de manière erronée des « précurseurs », comme tout discours qui tout en se voulant novateur, prétend néanmoins se rattacher à une prestigieuse lignée³³. Notre objectif se situe au milieu : établir de manière la plus construite possible la filiation historique du terme, avec ses significations à chaque époque – bref, faire œuvre d'avancée des connaissances et de remise en contexte, justement. La recherche se complète aussi d'un travail sur les mots voisins, à sens très comparable, par exemple en France au XX^e s. :

transhumanisme (Coutrot, 1939) – ultra-humain (Teilhard de Chardin, 1951) – surhumain, surréalisme biologique (Jean Rostand, 1962) – cybernanthrope (Lefebvre, 1967) – kibert (Ellul, 1977)³⁴

*

Finalement, asseoir l'histoire des idées par celle des termes n'est certainement pas une démarche nouvelle : on peut cependant considérer qu'avec l'explosion médiatique du concept de *transhumanisme*, dans un monde où les « mots-clefs » prennent une importance démesurée, et où un terme qui « prend » est exploité jusqu'à la corde, il est

³¹ Voir Dard, O., Moatti, A., « Aux origines du mot “transhumanisme” », *Futuribles*, juillet-août 2016, n°413 ; voir aussi le débat académique à son origine dans Dard, O., Moatti, A., « The History of *Transhumanism* (cont.) », *Notes & Queries*, Volume 64 (2017), issue 1, pages 167-170, Oxford University Press.

³² Même remarque que supra pour les références. Nous avons mis entre accolades « pour mémoire » la partie historique d'avant le XX^e s., le sens s'éloignant trop du sens contemporain – bien qu'aucune filiation sémantique ne soit totalement neutre.

³³ Ce qui correspond à ce que nous disions sur Stiegler vs Schrödinger plus haut, et dans Moatti [2017], art. cité.

³⁴ Voir Moatti [2018], « Vocabulaire et controverses... », 2018, art. cité. Le terme *kibert* fut utilisé par Ellul (sans succès) en lieu et place de *cyborg* (*cybernetic organism*, en anglais).

plus nécessaire encore de pratiquer cette histoire des idées qui vise à démystifier le terme, à le relativiser, à l'historiciser. C'est aussi vrai – dans une moindre mesure mais les tenants restent les mêmes – d'autres termes discutés ici, comme *solutionnisme*, ou *néguentropie*.

Paradoxalement, c'est remettre le terme dans sa filiation historique qui peut permettre, parmi d'autres moyens, de dégonfler son aura contemporaine (ainsi que son imprécision), d'apporter une critique sociale et politique à son emploi tous azimuts. Voilà sans doute ce que les contempteurs de l'histoire des idées n'avaient pas vu il y a cinquante ans (ou vu incomplètement, sans prévoir l'ampleur du désastre), raisonnant à une époque où le débat d'idées public était construit, et audible : dans notre monde contemporain, d'hyper-communication, de « fake news » – à la fois dans le débat public (radios, conférences grand public, presse) et dans la sphère médiane de l'académisme mondain³⁵ –, faire de l'histoire des idées et des concepts devient effectivement un acte militant, un acte social. C'est peut-être cela, la réelle et impérieuse *déconstruction* contemporaine.

(Alexandre Moatti est chercheur associé HDR à l'université Paris-Diderot, laboratoire SPHERE UMR 7219, www.moatti.net)

³⁵ Cette expression très parlante est de Boris Attencourt, in « Badiou versus Finkielkraut. Débat du siècle ou débat dans le siècle ? », *Zilsel*, n°1, 2017, p. 142. Dans le [Carnet Zilsel](#) (« Un “philosophe français” label rouge. Relecture tripodienne d'Alain Badiou », *Carnet Zilsel*, 1^{er} avril 2016), Anouk Barberousse et Philippe Huneman évoquent, de manière très analogue (à propos d'Alain Badiou) une zone située « entre le champ universitaire et le champ médiatique [...] une zone médiane, qui inclut l'édition, l'organisation de séminaires ou de conférences [...] » ; ils renchérissent, à propos de l'étude de cette zone médiane, qu'« [i]l y aurait là matière à un exercice salutaire de démystification de la production intellectuelle française ».